

MARGUERITE YOURCENAR ET HENRY DAVID THOREAU : UN APPRENTISSAGE ÉCOLOGIQUE

par Walter WAGNER (Université de Vienne)

Parmi les écrivains français du XX^e siècle, Marguerite Yourcenar occupe une place singulière, et cela au moins pour deux raisons : d'une part, elle reste en dehors des courants esthétiques ayant marqué la production littéraire en France et d'autre part, à partir des années cinquante¹, ses écrits sont marqués par un souci environnemental qui fait d'elle, comme l'a dit à juste titre Jean-Marie Gehu, « la première écologiste de France »².

Ayant résidé aux USA de novembre 1939 jusqu'à sa mort en décembre 1987, donc plus de la moitié de sa vie, elle ne put se soustraire à l'attrait du mouvement écologiste des années soixante, dont les deux événements fondateurs furent « la publication, en 1962, de *Printemps silencieux* de Rachel Carson et la promulgation du Wilderness Act³, qui marquèrent la véritable émergence de l'écologisme comme sujet d'intérêt public en Amérique »⁴. Notre hypothèse est confirmée par une remarque

¹ Voir l'interview de Denise Bombardier : « [...] je dois dire que les grands soucis écologiques m'ont atteinte dès mes années cinquante. Ç'a été pour moi le grand moment de la découverte écologique » (*PV*, p. 331). Un exemple précoce de cette préoccupation apparaît dans la lettre du 23 septembre 1956 à Jean Lambert où l'expéditrice compte parmi les inconvénients de la civilisation américaine « une volonté de progrès qui est grotesque quand elle s'exprime en termes de publicité » et le « scandaleux gâchage des ressources » (*L*, p. 125).

² Jean-Marie GEHU, « Il ne sera jamais trop tard... », *Revue des Deux Mondes. Marguerite Yourcenar : La voix du siècle*, novembre 1997, p. 67.

³ « Loi sur la préservation de la nature sauvage ».

⁴ Lawrence BUELL, *The Environmental Imagination. Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge (Mass.) et Londres, Harvard University Press, 1995, p. 10. (Sauf indication contraire, c'est nous qui traduisons les citations anglaises dans cette étude).

de Yourcenar dans un entretien avec Matthieu Galey : « C'est ici [= aux USA] que j'ai commencé à m'intéresser de plus en plus au milieu naturel, aux arbres, aux animaux » (YO⁵, p. 136).

La passion de Yourcenar pour la nature se double de multiples engagements dans le domaine de l'écologie et de l'appartenance à « au moins quarante » (PV, p. 235) sociétés, comme elle le confie à Bernard Pivot. Parmi ses gestes publics, souvent symboliques – elle n'a pas été obligée de passer une nuit en prison comme H. D. Thoreau – notons par exemple la signature de diverses pétitions comme celle destinée à mettre « un terme au ravage de la Via Appia »⁶, l'ouverture d'une petite réserve écologique sur les Monts de Flandre⁷ ou la donation d'une partie importante du prix Érasme au Worldwide Fund for Nature en 1983.

À part ces preuves tangibles d'une conscience particulièrement « écophile », accentuées par un mode de vie visant à limiter les atteintes à l'environnement, Yourcenar s'intéresse aussi aux expériences communautaires qui connaissent une renaissance après 1968 grâce au mouvement hippie. C'est encore à Matthieu Galey qu'elle dit sur un ton certes hypothétique : « [...] ce qui me tenterait, ce serait une immense ferme, pour avoir des parties complètement sauvages, pour être vraiment dans les bois, dans les pâturages. J'aurais une petite maison, j'y réunirais quelques amis : ce serait une espèce de 'commune' » (YO, p. 138).

Or l'environnementalisme ne se résume pas à un mouvement plus ou moins militant mais s'avère être un amalgame idéologique s'inspirant de différentes théories et philosophies, notamment du bouddhisme, de l'éthique protestante, du holisme, du romantisme, et, aux USA, du transcendentalisme d'un Ralph Waldo Emerson (1803-1882) et d'un H. D. Thoreau (1817-1862), souvent qualifié de père de l'écologie.

⁵ Nous utilisons l'édition suivante : Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*, Paris, Centurion/Bayard Éditions, 1997.

⁶ Photocopie du document original daté du janvier 1954, in *Marguerite Yourcenar et l'écologie*, bulletin n° 2 du CIDMY, octobre 1990, p. 111.

⁷ Un vœu formulé par Yourcenar est à l'origine d'une réserve écologique créée par la Fondation Marguerite Yourcenar qui démarra officiellement le 11 mars 1982 et qui a pour objet de protéger la flore et la faune sauvages des Monts de Flandre.

Notre propos est de montrer les aspects thématiques de la réception de l'œuvre thoreauvienne⁸ par Yourcenar et l'influence que sa pensée pourrait avoir subie par la pratique de l'auteur de *Walden*⁹. Il se peut d'ailleurs que les bienfaits de la lecture se soient répercutés de façon purement thérapeutique car lire, pour elle, fut aussi « l'équivalent d'une piqûre de courage, d'une piqûre de tranquillité »¹⁰.

Abstraction faite d'occasionnelles références à Thoreau, éparpillées dans les écrits yourcenariens, c'est *Sources II* avec ses « Notes de lectures » qui rend le plus visiblement hommage à l'écrivain américain¹¹. Outre ces passages tirés de Thoreau et qui concernent la relation conflictuelle de l'homme avec la nature, c'est justement le courant écologique sous-tendant l'intégralité de l'œuvre yourcenarienne qui nous amène à repérer des affinités sentimentales, spirituelles et idéologiques entre les deux écrivains. Sur fond d'un commun souci écologique, les

⁸ Les rapports entre Yourcenar et Thoreau ont jusqu'ici été largement négligés par la critique yourcenarienne. Parmi les travaux faisant exception, il faut mentionner Marthe Peyroux, qui relève le motif de la défense des arbres, si cher à Yourcenar, chez Ronsard et Thoreau (cf. Marthe PEYROUX, *Marguerite Yourcenar. Un regard sur le monde*, Paris, Eurédit, 2006, p. 177) et Agnès Fayet, qui signale un parallèle « pour la question des influences en matière de non-violence de Yourcenar » (Agnès FAYET, « Marguerite Yourcenar et la non-violence : un combat littéraire d'avant-garde », *Les Diagonales du Temps. Marguerite Yourcenar à Cerisy*, Bruno BLANCKEMAN éd., Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. Interférences, 2007, p. 88).

⁹ Yourcenar possédait quatre volumes de Thoreau : l'anthologie illustrée *In Wildness Is the Preservation of the World* ; un recueil d'essais contenant *The Succession of Forest Trees*, *Wild Apples and Sounds* ; *Walden* et *The Maine Woods*. Pour la bibliographie détaillée voir Yvon BERNIER, *Inventaire de la bibliothèque de Marguerite Yourcenar. Petite Plaisance*, Clermont-Ferrand, SIEY, 2004.

¹⁰ Jacques CHANCEL, *Tant qu'il y aura des îles*, Paris, Hachette, 1980, p. 386.

¹¹ Que Yourcenar, avec sa passion pour l'écologie, n'ait pas lu ou connu les autres grands *nature writers* tels que John Muir (1838-1914), Aldo Leopold (1887-1948), Edward Abbey (1927-1989) ou Gary Snyder (né en 1930), est assez étonnant. Au moins ne figurent-ils pas dans l'*Inventaire* d'Yvon Bernier. En revanche, elle a traduit des poèmes choisis d'Hortense Flexner (1885-1973), poétesse américaine peu connue, qu'elle apprécie justement parce que son imaginaire est étroitement lié au monde naturel, et fait par là même écho à Thoreau. À propos des « Poèmes écrits pour Sutton » de Flexner, la traductrice nous informe qu'« on pense assurément au *Walden* de Thoreau, temporaire anachorète d'une forêt et d'un lac du Massachusetts, qui, il y a un peu plus d'un siècle, donna à l'Amérique quelques pages de prose très dignes de figurer dans un bréviaire de la poésie et de la sagesse universelles » (*PCF*, p. 18).

convergences entre Yourcenar et Thoreau peuvent être rangées sous les termes génériques suivants : bouddhisme, romantisme et critique de la société, bagage théorique commun à la majorité des écologistes.

Bouddhisme

L'un des exemples les plus anciens du contact de Yourcenar avec la sagesse orientale constitue l'essai « Suite d'estampes pour Kou-Kou-Haï », daté de 1927. Dans cette nécrologie, l'auteur chante, de façon pathétique, son amitié avec un petit chien en insistant sur son appartenance à une autre catégorie d'être : « Le sang, les races, les espèces, les traditions nous séparent » (*EM, PE*, p. 477). Cette attitude changera au fur et à mesure qu'elle s'imprégnera de la *Weltanschauung* bouddhiste comme nous le verrons par la suite.

Son engouement pour la spiritualité asiatique dépasse même la transtextualité pour s'emparer de sa vie quotidienne. C'est à Françoise Faucher qu'elle déclare dans ce contexte : « [...] je lis très sérieusement les philosophies orientales, je fais modestement du yoga, je fais modestement du zen, ou ce qu'on appelle le zen, le ch'an, la contemplation » (*PV*, p. 151sq.). Cet enthousiasme, elle le partage avec Thoreau qui, selon l'un de ses biographes, « commence à étudier sérieusement les pensée et écriture orientales »¹² dès l'été 1840.

La leçon la plus importante que Yourcenar et Thoreau puisent dans les enseignements du Bouddha, c'est l'« idée de parenté avec d'autres êtres »¹³. Pour le disciple du Bouddha, l'identification ontologique aux animaux s'explique par le fait que l'existence, quelle que soit sa forme, implique la souffrance et que tous les êtres cherchent à sortir du cycle éternel des réincarnations, désigné sous le nom de *samsara*. Susceptible

¹² Robert D. RICHARDSON JR., *Henry Thoreau. A Life of the Mind*, Berkeley, Los Angeles et al., University of California Press, 1986, p. 81.

¹³ David E. COOPER et Simon P. JAMES, *Buddhism, Virtue and Environment*, Aldershot et Burlington (Vt.), Ashgate, 2005, p. 99.

Pour ce qui est de l'interdépendance de tous les êtres, voir l'article de Mireille Douspis qui rapproche la métaphysique bouddhiste des sciences naturelles tout en insistant sur le fait que « l'engagement écologiste de Marguerite Yourcenar ne relève pas seulement de la sensibilité personnelle, il se fonde sur une éthique née des connaissances scientifiques actuelles » (Mireille DOUSPIS, « Bouddhisme et concepts scientifiques dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar », *Bulletin de la SIEY*, n° 26, décembre 2005, p. 47).

de renaître en tant qu'animal, l'être humain est censé respecter et ses congénères et la faune puisque chaque individu fait partie de la « grande famille malheureuse »¹⁴.

Les traces de ce principe se font sentir tout au long de l'œuvre yourcenarienne. Ainsi, Octave Pirmez « se sentait “de la grande famille de tous les êtres vivants” » (*EM, SP*, p. 851) tout en prenant ses distances par rapport au darwinisme, paradoxe d'autant plus surprenant que les recherches du biologiste anglais confirment, à travers l'empirisme scientifique, le holisme inhérent au bouddhisme. Nathanaël s'inscrit dans la tradition bouddhiste dans la mesure où « il ne se sentait pas, comme tant de gens, homme par opposition aux bêtes et aux arbres ; plutôt frère des unes et lointain cousin des autres » (*OR, HO*, p. 1035). Un passage extrait de Novalis (Yourcenar omet la référence bibliographique) met en lumière le penchant de l'auteur pour le holisme cosmique : « Animaux, plantes et pierres, astres et airs ne font-ils pas eux aussi partie de l'humanité » (*S II*, p. 331) ?¹⁵

Dans le cas de Thoreau, le sentiment de parenté avec les animaux se traduit par le recours au mythe de la Terre Mère, patrie de tous les êtres, allégorie de générosité et de sollicitude. Ce n'est qu'en atteignant le sommet du mont Ktaadn dans le Maine – course relatée dans le récit de voyage *The Maine Woods* – que Thoreau s'aperçoit d'une nature hostile à la vie : « C'était la Matière, vaste, terrifiante – pas sa Terre [= de l'humain] Mère dont nous avons entendu parler, il lui était interdit de la fouler ou d'y être enterré [...]. On y sentait la présence d'une force pas forcément bienveillante pour l'être humain »¹⁶.

Même si Thoreau doit accepter que la symbiose entre l'homme et la nature ne soit pas toujours possible, sa conception de la biosphère reste

¹⁴ David E. COOPER et Simon P. JAMES, *Buddhism, Virtue and Environment*, op. cit., p. 130.

¹⁵ Augustin Berque met en garde contre la tentation de nier la différence qualitative entre les humains et les non-humains parce qu'une telle démarche « implique la dévalorisation de l'être humain au rang de non-sujet » (Augustin BERQUE, *Être humains sur la terre. Principe d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard, 1996, p. 69). En transgressant cette limite, on jette les bases du fascisme (cf. *ibid.*, p. 73), égarement anti-humaniste dont ni Yourcenar ni Thoreau ne peuvent être inculpés.

¹⁶ Henry David THOREAU, *The Maine Woods*, Stilwell (Ks.), Digireads.com Publishing, 2006, p. 33.

holistique : « Nous sommes apparentés à toute la nature, animée et inanimée [...] »¹⁷. Conscient de cette relation, il fait face à ses instincts animaliers, héritage d'un passé anthropologique où hommes et animaux cohabitèrent sans perturber l'équilibre écologique. Ainsi, un soir, en rentrant à sa cabane dans la forêt, Thoreau fait une crise d'agressivité qu'il observe avec attention : « [...] je vis une marmotte croisant timidement mon chemin, et je sentis une étrange excitation causée par un plaisir sauvage, et je fus fortement tenté de la saisir et de la dévorer crue ; ce n'est pas que j'avais faim alors, sauf de cette nature sauvage qu'elle représentait »¹⁸.

Au début de son exil volontaire au bord du lac de Walden, Thoreau avoue avoir mangé une marmotte « en partie pour l'expérience »¹⁹ sans avoir eu l'intention, pour autant, d'en faire une habitude. En effet, c'est un peu malgré lui qu'il profite de la supériorité de son espèce pour tuer exceptionnellement un animal. Ainsi, tiraillé entre le besoin de se nourrir dans la forêt et l'instinct de chasse inassouvi, Thoreau, envahi par des scrupules éthiques, reconnaît ne pouvoir pêcher « sans perdre un peu de son respect de lui-même »²⁰, bien que le lac en question fourmille de poissons.

Le concept d'un réseau de parenté entre les espèces dont nous venons de faire le bilan se fonde donc, dans le cas de Yourcenar, sur une communauté d'infortune, dans celui de Thoreau, sur une éthique provisoire moyennant laquelle il cherche à respecter autant que possible la vie des non-humains.

Quant à la volonté de s'abstenir de cruauté, que ce soit envers ses semblables, la faune, la flore, voire des écosystèmes²¹, rappelons qu'elle exprime l'une des vertus principales du bouddhisme, à savoir la non-

¹⁷ Henry David THOREAU, *The Writings of Henry David Thoreau. Journal*, volume 3, édités par Bradford Torrey, New York (N.Y.), AMS Press, 1968, p. 189.

¹⁸ Henry David THOREAU, *Walden*, in *Walden and Civil Disobedience*, Cambridge (Ms.), Riverside Editions, 1960, p. 144.

¹⁹ *Ibid.*, p. 41.

²⁰ Henry David THOREAU, *Walden*, *op. cit.*, p. 146.

²¹ Cf. David E. COOPER et Simon P. JAMES, *Buddhism, Virtue and Environment*, *op. cit.*, p. 134.

violence, sujet de prédilection de Thoreau, dont le pacifisme fait encore de nos jours des émules²².

Si les protagonistes yourcenariens, en général, refusent la violence ou s'en servent malgré eux, Hadrien, de son côté, soucieux de mettre son âme à nu, analyse « les rapports changeants et passionnés » (*OR, MH*, p. 289) avec la chasse à laquelle il renonce à la fin de sa vie. Ce passe-temps a été sa « plus ancienne expérience de la mort, du courage, de la pitié pour les créatures, et du plaisir tragique de les voir souffrir » (*OR, MH*, p. 289), se souvient l'empereur lorsqu'il fait le bilan des émotions diverses l'ayant motivé à tuer des bêtes sauvages.

Zénon, son successeur dans la série des romans yourcenariens, tout en vivant dans un siècle ravagé par la barbarie, abhorre toute forme de violence, s'apitoyant sur le sort d'un hibou cloué vivant sur la porte d'une grange (cf. *OR, ON*, p. 771sq.).

En descendant digne de Yourcenar, Nathanaël²³, seul et moribond dans une île frisonne, continue à être hanté par la souffrance des bêtes : « Une immense pitié le prenait pour les créatures, chacune séparée de toutes les autres, pour qui vivre et mourir est presque également difficile » (*OR, HO*, p. 1037).

Nombreux sont aussi les cas où Yourcenar, dans l'épître de son œuvre, dénonce les atrocités infligées aux bêtes par les hommes, ce qui suscite sa compassion, vertu appréciée par les bouddhistes de même que par certains de ses personnages. Rappelons l'empathie universelle de son

²² Mahatma Gandhi et Martin Luther King auraient suivi Thoreau comme exemple de pacifisme. Notons que ce dernier s'est activement engagé dans la lutte contre l'esclavage, entre autres, en aidant des esclaves échappés à passer au Canada où les noirs étaient des citoyens libres.

²³ *Un homme obscur* a été l'objet de plusieurs articles insistant sur le fond bouddhiste de ce texte. Federica Marino qualifie le protagoniste d'« aspirant Bouddha » (Federica MARINO, « Les voyages de Nathanaël ou partir est un peu mourir », *Nathanaël pour compagnon. Bulletin de la SIEY*, n° 12, décembre 1993, p. 42). Pour Sophie Shamim, Nathanaël « correspond au sage bouddhique » (Sophie SHAMIM, « De l'indianité au bouddhisme », *Bulletin de la SIEY*, n° 16, mai 1996, p. 46). María José Vázquez de Parga fait référence à la « compassion bouddhique » de Nathanaël (María José VÁZQUEZ DE PARGA, « Une destinée universelle : Nathanaël », *L'universalité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Actes du colloque international Tenerife, Espagne, novembre 1993*, María José VÁZQUEZ DE PARGA et Rémy POIGNAULT éd., volume II, Tours, SIEY, 1995, p. 294).

ancêtre Rémo à propos duquel elle écrit : « Cette mer de larmes qu'il emprunte à travers Schopenhauer aux sutras bouddhiques, je l'ai longée de bonne heure ; mes premiers livres me le prouvent, là même où s'émeussent mes souvenirs » (*EM, SP*, p. 874).

Dans le paratexte de l'essai « Suite d'estampes pour Kou-Kou-Haï », évoqué plus haut, l'écrivain se révèle encore plus explicitement comme héritière du bouddhisme en mentionnant « la prédilection pour les littératures orientales [...], l'obsession de la douleur, la nôtre, mais aussi celle des animaux et des plantes » (*EM, PE*, p. 480).

Quoi de plus naturel, face à la souffrance omniprésente, que de vouloir la soulager et de renoncer dès lors à se nourrir de viande. Sa curiosité piquée par les gymnosophistes indiens, Hadrien a « expérimenté brièvement avec l'abstinence de viande aux écoles de philosophie » (*OR, MH*, p. 293) mais ne change pas de régime pour ne pas bouleverser l'étiquette lors des réceptions officielles. De plus, le végétarisme lui paraît inconséquent dans la mesure où les plantes elles aussi peut-être sentent la douleur.

Zénon, lui, se fait végétarien parce qu'« il lui déplaisait de digérer des agonies » (*OR, ON*, p. 703), et Yourcenar dit être « végétarienne à quatre-vingt-quinze pour cent » (*YO*, p. 294). Cependant, elle rompt cette abstinence afin de manger deux fois par semaine du poisson sans jamais oublier la mort douloureuse de l'animal, faible consolation pour ce dernier, il est vrai.

L'attitude de Thoreau à l'égard d'un régime végétarien est moins stricte. Aussi n'exclut-il pas la possibilité de se remettre à la chasse si jamais il devait vivre en permanence dans la forêt. En revanche, ayant été pendant un moment son propre boucher et cuisinier, il trouve que la viande n'est pas propre, objection que l'on pourrait supposer religieuse si l'auteur nous avait fourni des indices pertinents. Dans un autre passage, il justifie son aversion pour la viande par des raisons spirituelles plutôt qu'hygiéniques : « Je crois que quiconque a jamais sérieusement essayé de préserver ses facultés supérieures et poétiques dans la meilleure condition a été particulièrement enclin à se priver de nourriture animalière et de beaucoup de nourriture de n'importe quel type »²⁴.

²⁴ Henry David THOREAU, *Walden*, *op. cit.*, p. 147.

Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur le végétarisme en tant que pratique religieuse. Notons seulement que celle-ci fait partie, de façon plus générale, d'un travail sur soi visant à l'épanouissement mental et spirituel. Pour Yourcenar, ce souci de soi l'emporte sur l'augmentation du confort matériel caractéristique de la société occidentale. En dehors du yoga qu'elle pratique avec plus ou moins d'application, elle s'efforce de vivre une sagesse apte à confronter le quotidien. Dans *Sources II*, elle nous permet de suivre de près comment elle étudia et approfondit la méditation. Y figurent également des listes intitulées « Projets » et « Pensées et préceptes » dans lesquelles se trouvent des consignes d'autodiscipline qu'elle s'impose afin de mieux confronter ses faiblesses et (hyper)sensibilités. Certains préceptes, par leur forme gnomique, peuvent se réciter comme des mantras, formules sacrées que se répète l'Hindou ou le bouddhiste aspirant à évoluer sur le plan spirituel. Il est significatif à cet égard que ses « Projets » se terminent par les quatre vœux bouddhiques contenant *in nuce* l'essentiel de sa voie vers le perfectionnement de soi :

Si puissants que soient mes mauvais instincts, je travaillerai à en triompher.

Si difficile que soit l'étude, je m'adonnerai à l'étude.

Si ardue que soit la voie de la perfection, je ne renoncerai pas à y marcher.

Si innombrables que soient les créatures vivantes dans l'étendue des trois mondes, je m'efforcerai de les sauver. (*S II*, p. 243sq.)

Qu'il s'agisse de la médiation de soutras²⁵ bouddhiques ou de la lecture de livres de sagesse, c'est à son devenir personnel que Yourcenar accorde la primauté, *sine qua non* et point de départ de l'altruisme bouddhique. Ce n'est que sur fond de cette hiérarchie d'action invertie que la société peut être réformée comme elle l'explique à Jean-Pierre Corteggiani : « Au fond, je vois qu'il faut penser d'abord à faire son œuvre, quelles que soient les activités à part qu'on ait » (*PV*, p. 422). S'attendre à un renouvellement à l'échelon des institutions ou des États serait sans aucun doute faux dans la mesure où il faut « réinventer » l'individu avant de s'attaquer aux problèmes les plus urgents de l'espèce :

²⁵ Chez les bouddhistes, le terme désigne la mise par écrit des enseignements du Bouddha.

« [...] je pense que le problème social est plus important que le problème politique, et le problème moral plus important que le problème social » (YO, p. 296 sq.).

Thoreau, à son tour, rejoint l'idéal bouddhique du « désarmement intérieur »²⁶ en prônant un individualisme diamétralement opposé au conformisme de ses compatriotes : « Nous devons d'abord réussir seuls pour pouvoir nous réjouir de notre succès ensemble »²⁷. Et, en lançant une pique au capitalisme, il déclare : « Tandis que l'Angleterre entreprend de guérir la pourriture des pommes de terre, quelqu'un ne voudrait-il pas guérir la pourriture du cerveau beaucoup plus répandue et plus fatalement »²⁸ ?

Yourcenar et Thoreau, nous l'avons déjà vu, placent la transformation intérieure²⁹ au-dessus de l'utilitarisme radical prôné par l'économisme capitaliste. Une telle éthique, évidemment, entraîne une remise en cause de la société occidentale, autre sujet où convergent leurs œuvres et sur lequel nous reviendrons.

Romantisme

Lors d'un entretien avec Denise Bombardier, Yourcenar regrette le manque de goût de ses compatriotes pour l'environnement naturel, trait qui n'est confirmé ni par sa biographie ni par ses écrits : « [...] les Français au fond ne sont pas un peuple qui ait de passion de la nature, on le voit dans leur poésie. Il n'y a pas beaucoup d'arbres dans Racine » (PV, p. 332). Nous n'avons pas l'intention de discuter ce jugement, mais voudrions souligner le rôle important du thème de la nature dans la littérature romantique aussi bien en Angleterre et en Allemagne qu'en

²⁶ Jean-François REVEL et Matthieu RICARD, *Le moine et le philosophe. Le bouddhisme aujourd'hui*, Paris, Nil éditions, 1997, p. 225.

²⁷ Henry David THOREAU, « Paradise (To Be) Regained », *The Essays of Henry D. Thoreau*, choisis et édités par L. HYDE, New York, North Point Press, 2002, p. 57.

²⁸ Henry David THOREAU, *Walden*, op. cit., p. 222.

²⁹ Ce processus correspond à l'écologie mentale, l'un des trois piliers sur lesquels repose l'écophilosophie de Félix Guattari. Celle-ci implique la nécessité de compléter l'écologie environnementale d'une écologie sociale et d'une écologie mentale destinées à restructurer et de réconcilier trois domaines foncièrement différents, à savoir « celui de l'environnement, celui des rapports sociaux et celui de la subjectivité humaine » (Félix GUATTARI, *Les trois écologies*, Paris, Éditions Galilée, coll. « L'espace critique », 1989, p. 12 sq.).

France. Objet de vénération et d'apothéose, la nature est dotée d'une âme par les poètes romantiques, dont Nerval, que Yourcenar semble connaître parfaitement. Par conséquent, ce n'est pas par hasard qu'elle cite presque entièrement par cœur le sonnet « Pensée antique » dans l'émission de Jacques Chancel. Voici les deux premiers quatrains de ce bel exemple d'animisme romantique³⁰ :

Homme ! libre penseur – te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose :
Des forces que tu tiens la liberté dispose,
Mais de tous ces conseils l'Univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant :
Chaque fleur est une âme à la Nature éclore :
Un mystère d'amour dans le métal repose :
« Tout est sensible ! » – Et tout sur ton être est puissant ³¹!

Ces vers rejoignent l'hypothèse d'une *anima mundi* en vogue à l'époque de Zénon, qui soutient en présence du prier des Cordeliers : « [...] j'ai moi-même rêvé aux sourdes cogitations des pierres... » (*OR, ON*, p. 728).

Yourcenar court de moins grands risques avec une profession de foi animiste formulée dans *Les Yeux ouverts*. Manifestement influencée par Roger Caillois³², elle développe la réflexion sur les différentes formes d'amitié qui peut inclure les animaux, les plantes et les pierres. Dans cette perspective, il y a tout lieu de prendre au sérieux son invitation à vérifier les émanations minérales : « Et qui s'est adossé à un rocher pour se

³⁰ Cf. Marguerite YOURCENAR, Radioscopie. Émission radiophonique de Jacques CHANCEL, France Culture – semaine du 11 au 15 juin 1979, deuxième heure, transcription du CIDMY, p. 7 sq.

³¹ Gérard de NERVAL, « Pensée antique », *Œuvres complètes I, Poésies*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » n° 89, 1989, p. 739.

³² Cf. son essai « L'homme qui aimait les pierres » où Yourcenar rapporte sa découverte et fréquentation passionnelle du « monde non humain ou pré-humain des bêtes des bois et des eaux, de la mer non polluée et des forêts non encore jetées bas ou défoliées par nous » (*EM, PE*, p. 545). Voir aussi l'avant-propos de *La Petite Sirène* où elle mentionne son « passage de l'archéologie à la géologie » (Marguerite YOURCENAR, « À propos d'un divertissement et en hommage à un magicien », *Th I*, p. 146).

protéger du vent, qui s'est assis sur un rocher chauffé par le soleil, en y posant les mains pour essayer de capter ces obscures vibrations que nos sens ne perçoivent pas, a bien de la peine à ne pas croire obscurément à l'amitié des pierres » (*YO*, p. 307).

L'animisme de Thoreau se situe au niveau planétaire, ce qui explique qu'il considère la terre comme une entité vivante et sentante. Quiconque observe la variation des saisons avec son renouvellement périodique de la vie ne peut nier que notre planète ne soit pas « une terre fossile mais une terre vivante ; par rapport à sa grande vie centrale toute vie animale et végétale n'est que parasite »³³. Par cette allégorisation mythologique, la pollution et la destruction de l'environnement se transforment en maladies dangereuses pour l'homéostasie terrestre, si bien que « le globe rentre dans l'orbite avec une constitution meurtrie »³⁴. En dépit de son pessimisme à l'égard de l'impact nuisible de l'homme sur la biosphère, Thoreau suppose l'activité d'« un feu souterrain somnolent dans la nature »³⁵ qui ne s'éteint jamais et qui est entre autres responsable de la fonte des neiges. Chacun abrite dans sa poitrine cette flamme qui, par analogie, réchauffe le voyageur en hiver : vision étonnamment romantique d'un écrivain aussi versé en stylistique qu'en botanique, zoologie, géologie et géographie. Quelque antinomique que paraisse l'image que Thoreau brosse de la nature, oscillant entre la poésie et la science, la subjectivité et l'objectivité, elle relativise le progrès épistémologique de l'humanité car en définitive c'est le poète qui parvient le mieux à déchiffrer les mystères de la nature, c'est lui le magicien qui trouve les mots pour exprimer le sentiment indicible qu'éprouve l'être humain face à l'altérité foncière du monde naturel.

Yourcenar, sur ce point, se rapproche de Thoreau afin de sacrifier le cosmos dépourvu de sens aux yeux du matérialiste mais carrefour de transcendance et d'immanence aux yeux de ceux habitués à

³³ Henry David THOREAU, *Walden*, *op. cit.*, p. 210 sq.

Notons que plus récemment le scientifique James Lovelock a utilisé le terme Gaia pour désigner la terre qui selon lui fonctionnerait comme « une sorte de méga-organisme » (David LOVELOCK, « Preface », *Gaia. A new look at life on Earth*, Oxford, Oxford University Press, 2000, p. X).

³⁴ Henry David THOREAU, *Paradise (To Be) Regained*, *op. cit.*, p. 46.

³⁵ Henry David THOREAU, « A Winter Walk », *The Essays of Henry D. Thoreau*, choisis et édités par L. HYDE, New York, North Point Press, 2002, p. 30.

communiquer avec le divin. Mircea Eliade dans son essai *Le sacré et le profane* paraphrase ce phénomène de la sorte : « Pour l'homme religieux, la Nature n'est jamais exclusivement "naturelle" : elle est toujours chargée d'une valeur religieuse »³⁶.

Dans le cas des deux auteurs, nous pouvons observer une tendance à diviniser la nature qui est clairement panthéiste et par là même s'inscrit dans la tradition romantique. Les exemples susceptibles de démontrer ce penchant sont légion. La narratrice qualifie par exemple les arbres de « dieux verts » (*EM, SP*, p. 830), les cerfs de « dieux menacés » (*EM, QE*, p. 1328), et les dauphins de « bondissantes déités marines » (*EM, QE*, p. 1375).

La sacralisation des animaux et des végétaux va de pair, chez Yourcenar, avec une méfiance à l'égard de l'espèce humaine qui culmine dans le refus de reconnaître notre position privilégiée au sein de la hiérarchie des êtres vivants, tendance antihumaniste fréquente parmi les partisans du holisme écologique. Faut-il s'étonner alors que son œuvre abonde en noms peu flatteurs tels que « le prédateur-roi, le bûcheron des bêtes et l'assassin des arbres » (*EM, AN*, p. 957) ou « l'homme-loup, l'homme-renard, l'homme-castor » (*ibid.*) qu'elle donne à ses semblables, les transformant en monstres de méchanceté ? Pour les bêtes, en revanche, elle se montre plus bienveillante parce qu'elles appartiennent « à un monde plus pur et plus divin » (*EM, AN*, p. 956) auquel les humains, gêneurs de l'ordre naturel des choses, n'ont pas accès.

Sans indulgence envers leurs contemporains, Yourcenar et Thoreau manifestent un respect démesuré pour les arbres, ce qui explique pourquoi le passage suivant consacré aux pins a attiré l'attention de l'écrivaine : « Le pin n'est pas plus un matériau de construction que l'homme et être transformé en planches et en maisons ne correspond pas plus à sa noble et authentique vocation que la vocation la plus authentique de l'homme est d'être abattu et transformé en fumier » (*S II*, p. 155)³⁷. La valeur inhérente à l'arbre transcende donc sa matérialité, qui

³⁶ Mircea ELIADE, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, coll. folio essais, 1965, p. 101.

³⁷ Citation originale in Henry David THOREAU, *The Maine Woods*, *op. cit.*, p. 56. Nous avons repris la traduction figurant dans *Sources II*.

se traduit par son prix sur le marché, c'est-à-dire que sa substance sacrée reste inquantifiable, voire incommensurable et ne se dévoile qu'au poète ou à l'*homo religiosus*. Avec des moyens rhétoriques, Thoreau cherche à convaincre le lecteur de la supériorité du poète sur le commun du mortel qui n'a jamais appris à percer les mystères de la nature : « L'Anglo-Américain peut vraiment abattre et s'emparer de toute cette forêt ondulante [...] mais il ne peut lire la poésie et la mythologie qui reculent lorsqu'il avance »³⁸.

Des atavismes romantiques des deux auteurs, il n'y a qu'un pas à la dénonciation radicale de *la modernité [qui] disjoint le monde*³⁹, phénomène culturel responsable du dérèglement écologique de la biosphère et dont traitera le chapitre ci-dessous.

Critique de la société

Il n'est pas nécessaire d'être militant écologiste pour comprendre que Yourcenar s'est sentie en désaccord « avec une grande partie de [s]on siècle » (*PV*, p. 69). Cette attitude négative à l'égard du monde moderne fait partie des valeurs partagées par les écologistes et parmi lesquelles intervient la condamnation du matérialisme, du consummisme⁴⁰, du luxe, de l'industrialisation et sa prémisse, la mécanisation, de la technologie, du capitalisme, de l'hégémonie commerciale, du progrès matériel, du conformisme des modes, de la vie urbaine, du gaspillage des ressources, du culte de la vitesse, de la pollution et la destruction de l'environnement, etc. Les écologistes favorisent, en revanche, la frugalité, la parcimonie, la primauté de la vie spirituelle sur l'existence purement matérielle, le travail manuel, le contact direct avec les matières premières, l'autarcie, la mobilité douce, l'approche esthétique du paysage, etc.

Notre propos n'est pas d'établir une axiologie mais d'illustrer les aspects principaux du souci environnemental, leitmotif de deux œuvres en apparence si différentes. Il est étonnant de voir qu'en dépit de la distance historique, les deux auteurs dénoncent les mêmes phénomènes

³⁸ Henry David THOREAU, *The Maine Woods*, *op. cit.*, p. 105.

³⁹ Augustin BERQUE, *Être humains sur la terre*, *op. cit.*, p. 19.

⁴⁰ Cf. Walter WAGNER, « Vivre en rupture de ban : Yourcenar et la société de consommation », *Écriture du pouvoir, pouvoir de l'écriture. La réalité sociale et politique dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Francesca COUNIHAN et Bérangère DEPREZ éd., Bruxelles, Berne et al., Peter Lang, 2006, p. 119-128.

sociaux qui sont à leur avis de véritables dysfonctionnements. Si Yourcenar s'en prend à « l'imposture publicitaire » (*YO*, p. 261), Thoreau, tout aussi déçu, soutient qu'il n'a « jamais lu de nouvelles mémorables dans un journal »⁴¹. De même, le pouvoir uniformisant de la mode, bête noire de Yourcenar (surtout dans sa version féminine), est ridiculisé par Thoreau qui attaque hommes et femmes avec un clin d'œil narquois : « Le singe suprême à Paris met une casquette de voyageur, et tous les singes d'Amérique font pareil »⁴².

Parmi les affinités entre Yourcenar et Thoreau, il faut souligner également leur volonté commune de réduire les besoins matériels à l'essentiel. Dans ce cas, on peut se rallier à Matthieu Galey qui estime que pour son interlocutrice « la vie est d'abord un dépouillement » (*YO*, p. 308). Par conséquent, Yourcenar ne se lasse pas de répéter qu'elle pétrit son pain, qu'elle ramasse le bois mort, qu'elle ne possède ni voiture ni télévision, bref, qu'elle cherche à maintenir une autarcie quasi pré-industrielle.

C'est justement pour connaître les fondements matériels et mentaux de la condition humaine que Thoreau se décide à construire une cabane au bord du lac de Walden, dans laquelle il séjourne de 1845 à 1847 afin de prouver à ses compatriotes qu'il est bien possible de mener une vie riche en expériences spirituelles, physiques et émotionnelles sans d'autre ressource que sa main-d'œuvre. En s'installant dans les bois à un mile et demi de sa ville natale de Concord, Massachusetts, il se moque de l'éthique protestante de l'époque consistant à travailler en vue de réaliser le maximum de profit pécuniaire. Considérant l'accomplissement spirituel comme le but de l'existence humaine et sachant que celui-là ne peut s'atteindre sans satisfaire un minimum de besoins matériels, il est obligé de faire de nécessité vertu. Son appel enthousiaste « Simplicité, simplicité, simplicité ! »⁴³ reflète donc un idéal qui est issu en partie des contraintes de l'indigence.

Lorsque Yourcenar souligne qu'elle « aime les choses prodigieusement simples » (*PV*, p. 82), c'est sans les connotations religieuses sous-tendant la devise de Thoreau. Son mode de vie modeste

⁴¹ Henry David THOREAU, *Walden*, *op. cit.*, p. 65.

⁴² *Ibid.*, p. 17.

⁴³ *Ibid.*, p. 63.

découle plutôt d'une réaction contre le consummisme érigé en culte aux USA bien avant les autres pays occidentaux, de son horreur viscérale des supermarchés et d'un certain élitisme lui défendant de copier les plaisirs banals du menu peuple. En tout cas, sa parcimonie a des limites lorsqu'il s'agit des hôtels où elle séjourne durant ses fréquents voyages : il suffit de consulter ses lettres pour constater qu'elle a l'habitude de choisir les bonnes adresses, ignorant la pauvreté telle que la prêcha et vécut Thoreau.

Les enseignements du citoyen de Concord rejoignent une fois de plus les avis de Yourcenar en matière de progrès particulièrement visible outre-Atlantique⁴⁴. En effet, l'ère industrielle atteint Concord en 1843 lors de la construction du chemin de fer⁴⁵. Dans *Walden*, l'ermite temporaire déplore que le silence de sa retraite forestière soit dérangé par le train passant sur le bord opposé du lac :

[...] lorsque j'entends le cheval de fer faire résonner les collines de son ébrouement comme un tonnerre, ébranlant la terre de ses pieds et aspirant du feu et de la fumée de ses narines (quelle sorte de cheval ailé ou de dragon de feu mettront-ils dans la nouvelle Mythologie, je ne sais pas), il semble que la terre ait reçu une race digne maintenant de l'habiter⁴⁶.

Emblème de l'industrialisation, le train facilite les déplacements, intensifie les échanges commerciaux et contribue, avec la division du travail, à une augmentation de la vitesse bouleversant les modes de vie traditionnels. Thoreau se doute des changements qui révolutionneront son pays lorsqu'il aperçoit « la locomotive avec son cortège de wagons partant avec le mouvement d'une planète – ou, plutôt comme une comète »⁴⁷ et chante, comme tant de romantiques avant lui, les bienfaits de la marche à pied, en quoi il dépasse Yourcenar dont les exploits en matière de randonnée sont modestes. Après tout, les rapports de la

⁴⁴ Voir la lettre à Jean Lambert, note 1.

⁴⁵ Les alentours de Concord, ville natale de Thoreau, ne sont pas exempts de la dégradation de l'environnement qui se traduit en l'occurrence par le déboisement massif des forêts.

⁴⁶ Henry David THOREAU, *Walden*, *op. cit.*, p. 81.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 80.

romancière avec la nature, en dépit de son enchantement au contact de ses beautés et ses miracles, sont moins directs que ceux de son prédécesseur américain⁴⁸. Traverser les sols marécageux du Maine à pied, bivouaquer dans la forêt, lutter contre la faim et les moustiques ou escalader les pentes raides du Mont Ktaadn constituent des défis qu'elle n'a jamais relevés. Thoreau se laisse littéralement toucher par les paysages qu'il conquiert durant ses raids. En ce sens, il s'est approché beaucoup plus de la nature que son émule française, qui n'a jamais atteint son niveau de connaissances scientifiques et dont les descriptions de la nature ne possèdent pas la verve lyrique ni la profondeur de ses réflexions⁴⁹. Thoreau fait de la nature son thème de prédilection, s'intéressant notamment aux alentours de Concord. Il ne visita jamais l'Europe et ne quitta jamais les États-Unis, si l'on excepte une excursion au Canada. Son régionalisme biographique contraste avec le cosmopolitisme yourcenarien. Mais ne nous y trompons pas : grâce à sa vaste culture littéraire, philosophique et scientifique, il parvient à éclairer les relations conflictuelles entre l'homme et la nature d'une façon originale et visionnaire. Ses interrogations ont préparé le terrain aux écologistes futurs, notamment cette branche appelée l'«écologie profonde», en redéfinissant la place de l'humain dans la biosphère. Avec un radicalisme écologiste qui n'a rien perdu de son acuité ni de son actualité, il s'est fait le prophète et le pionnier de l'écocentrisme, mettant fin à la vieille suprématie de l'homme au sein de la création.

Si la question de savoir à quel point Yourcenar s'appropriera l'esprit de Thoreau doit rester en suspens, nous pouvons cependant dire que la découverte de ses écrits paracheva son apprentissage écologique. En

⁴⁸ Il est vrai que, comparé à Thoreau, Yourcenar reste la théoricienne de l'écologie et s'en tient à s'indigner de la destruction environnementale plutôt que de suggérer des solutions. En ce sens, le verdict de Georges Jacquemin nous paraît juste : « Dans toutes ses prises de position, Marguerite Yourcenar adopte davantage une attitude spéculative que pratique, philosophique que pragmatique » (Georges JACQUEMIN, *Marguerite Yourcenar. Qui êtes-vous ?*, Lyon, La Manufacture, 1989, p. 212).

⁴⁹ À propos des paysages littéraires de Yourcenar voir le commentaire de Marthe Peyroux : « Les précisions minutieuses des grands romanciers naturalistes du XIX^e siècle avaient-elles lassé Marguerite Yourcenar ? » (Marthe PEYROUX, *Marguerite Yourcenar. Un regard sur le monde, op. cit.*, p. 42).

conséquence, c'est à ce niveau-là que le contact avec le citoyen de Concord pourrait avoir laissé une trace et non pas en matière de pacifisme comme le croit Agnès Fayet⁵⁰, thèse corroborée par les notes de lectures figurant dans *Sources II*, ses essais et surtout sa correspondance. Or, l'évolution de sa sensibilité écologique ne peut être comprise indépendamment des expériences faites lors de son long séjour aux USA, berceau de l'écologisme⁵¹ et du supermarché, et qui a laissé son empreinte dans la littérature de Yourcenar. Ironiquement, cette intellectuelle, qui tint à ne pas se faire contaminer par la culture ambiante et qui veilla tant à garder son indépendance idéologique, en refusant les écoles et catégories, s'est retrouvée dans un camp où l'exaltation de la nature transcende la fiction littéraire pour prendre des formes tangibles et crédibles. Elle a fini par faire, précédée en cela par tant d'amoureux de la nature, « le pèlerinage thoreauvien »⁵², désireuse d'apaiser « la crainte d'une perte irrévocable qui caractérise l'écologiste »⁵³. Y a-t-elle réussi ? Nous croyons que non.

⁵⁰ Cf. Agnès FAYET, « Marguerite Yourcenar et la non-violence : un combat littéraire d'avant-garde », *op. cit.*, p. 88.

⁵¹ Anna Bramwell attribue la diffusion de l'écologisme aux USA à l'héritage du cercle transcendentaliste autour de Thoreau : « [...] les mouvements environnementaux sont les plus forts en Amérique du Nord et en Europe. En partie, c'est à cause de la tradition transcendentaliste de ces régions et des résidus de l'éthique protestante – ne gaspille pas, ne réclame pas » (Anna BRAMWELL, *Ecology in the 20th Century. A History*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1989, p. 230).

⁵² Lawrence BUELL, *The Environmental Imagination*, *op. cit.*, p. 311.

⁵³ Anna BRAMWELL, *Ecology in the 20th Century*, *op. cit.*, p. 97.